

elles ont aussi connu de grandes variations à toutes les époques. De la même manière, le populisme comme expression politique et la "peopolisation" du personnel politique ne signifient pas la fin du politique, seulement sa transformation. Nous suivrons en cela Georges Balandier, dans *Le Pouvoir sur scènes*, quand il refuse de croire à la fin du politique : "Selon certains, le politique s'est totalement dissous dans le médiatique ; ce serait donc la fin du politique [...] et, parallèlement, s'accomplirait sous les effets de la surmodernité la fin du social, l'effacement des relations structurées et des groupements établis dans la durée. [...] Selon d'autres, au contraire, la télévision publique permet l'avènement de la "démocratie de masse". [...] Chacune de ces théories opposées pratique l'oubli d'une donnée permanente : le politique ne disparaît pas, il change de forme ; il ne disparaît pas parce qu'il est indissociable du tragique toujours présent, en tout temps, dans toutes les sociétés".¹⁸

À LA RECHERCHE DES CLASSES POPULAIRES CONTEMPORAINES : RICHARD HOGGART REVISITÉ

Franz Schultheis

UN OBJET DE RECHERCHE DÉPASSÉ PAR LE TEMPS ?

La question des classes populaires n'est guère dans l'ère du temps. Depuis le dernier quart du XX^{ème} siècle, même les sciences sociales semblent se désintéresser de plus en plus de la thématique des classes populaires, objet de prédilection de la recherche sociologique depuis sa naissance vers la fin du XIX^{ème} siècle. Le déclin d'une longue tradition de recherche, qui nous mène de Karl Marx, Eugène Buret, Friedrich Engels, via Maurice Halbwachs, l'École de Chicago, les études classiques de Richard Hoggart jusqu'aux travaux de Pierre Bourdieu, Luc Boltanski ou Jean-Claude Passeron, accompagne une sorte de consensus largement partagé par les sociologues contemporains comme par l'opinion publique, selon lequel la notion de "classe" serait de plus en plus dépassée par l'histoire et non adéquate pour parler des sociétés post-industrielles et la notion de "classes populaires" tout particulièrement anachronique, si non ringarde, étant donné que le nivellement et l'individualisation (Ulrich Beck) des conditions de vie de nos sociétés de consommation et de loisir auraient largement rendu obsolète une telle vision du monde social.

Les développements sur la "mort des classes" dans le contexte français semblent toujours peu ou prou fondés sur ce même type d'arguments, même si certains auteurs ont pu ajouter quelques éléments, tels que la croissance scolaire et l'entrée des classes populaires au lycée puis à l'université (Raymond Aron), le flou croissant des échelles de salaire (Jacques Lautman), la diffusion de la propriété (Peter Saunders), la généralisation d'une culture moyenne dont le *blue jeans* ou le barbecue sont les figures exemplaires (Henri Mendras et la notion de "constellation centrale"). Pour d'autres encore, il faut mentionner la multiplication de différenciations et de conflits fondés sur des enjeux symboliques et la revendication de la reconnaissance des

18. BALANDIER G., *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Éditions Balland, 1992, p.169.

différences religieuses, de genre, d'ordre culturel, régionalistes, ethniques ou d'orientation sexuelle, tous les enjeux matérialistes voyant leur importance décliner face à l'émergence des enjeux de maîtrise de référents symboliques dont les appartenances communautaires seraient un élément. Ces arguments s'accompagnent d'une idée de fragmentation de la question sociale et d'une diversification des identités collectives (François Dubet) et individuelles (Bernard Lahire).

Mais si les classes populaires ne sont plus à la mode comme objet de recherche sociologique depuis un bon moment, on ne peut pas dire pour autant qu'elles aient disparu, étant donné que les gens ordinaires, avec leur vie de tous les jours, leur emploi, leur vie privée, leurs soucis autour de l'avenir des enfants, leur débrouillardise au jour le jour, existent toujours. Ces gens-là, à qui on avait l'habitude de coller des étiquettes à appellations non contrôlées telles que "gens de modeste condition", "gens ordinaires", "petits gens", "gens de peu", "gens communs" ou encore "gens sans importance", le sociologue les croise tous les jours dans les transports publics ou dans la rue, et même s'il ne partage pas les mêmes lieux de vie et n'en rencontre guère dans son quartier.

Si les sciences sociales en parlent de moins en moins, elles risquent donc paradoxalement elles-mêmes, tel que dans une logique de *selffulfilling prophecy*, de contribuer à l'invisibilité de cette catégorie sociale par absence d'attention et d'intérêt, par un manque de travail de représentation du monde social, laissant dans l'angle mort toute une quantité non négligeable de la population qui ne semble pas suffisamment digne d'intérêt.

Comment s'expliquer cette ignorance ? S'agit-il du refoulement d'un objet de recherche chéri jusqu'aux années 1970 sous le signe d'espoirs révolutionnaires de la part des intellectuels de gauche qui, une fois déçus par leur sujet révolutionnaire assigné, les classes populaires en général et la classe ouvrière en particulier, lui tournent le dos en tournant la page ? Ou s'agit-il plutôt d'une sorte d'ethnocentrisme de classe de la part des chercheurs et intellectuels contemporains issus eux-mêmes en partie des classes populaires mais qui en sont sortis grâce à une démocratisation relative de l'accès aux études supérieures et qui, une fois l'ascension sociale accomplie, feraient de leurs propres conditions d'existence le point de convergence de leurs regards sur le monde social ? Ou bien encore s'agit-il d'une sorte d'effet

secondaire du changement géopolitique global suite aux événements de 1989 ? Un regard sur la situation allemande nous paraît particulièrement révélateur, étant donné que ce processus historique de dénégation s'y avère particulièrement radical.

LA FIN DES CLASSES SOCIALES : L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE REVISITÉE

Comme tout autre objet sociologique, les *classes populaires* n'existent pas simplement comme "telles" dans une quelconque objectivité irréductible, dont la science sociale n'aurait qu'à faire un constat positif et neutre. Ce type d'objet des sciences sociales aux interférences politiques fortes est au contraire l'enjeu de constructions collectives aux limites parfois de la manipulation idéelle. Il s'agit d'interroger dans ses mouvements de long terme ce travail sur les représentations pour en souligner les logiques et les formes, variables d'une époque et d'un contexte culturel à l'autre. À cet égard, au cours des dernières décennies, la capacité qu'ont eu les producteurs du discours social officiel des sociétés occidentales à euphémiser la question des *inégalités sociales* et à dénier progressivement la pertinence de la notion de *classes sociales* en général et de classes populaires en particulier semble constituer un objet essentiel, et pourtant largement impensé, des sciences sociales contemporaines. Si l'on voulait remettre à jour l'analyse du vocabulaire des institutions indo-européennes entamée par Émile Benveniste, on ferait bien de s'intéresser de près au lexique des discours savants portés sur le monde social. Ceci semble particulièrement vrai en ce qui concerne la société allemande qui a connu une rupture historique tout spécialement précoce et radicale avec l'idée de "société de classe". Un échantillon sommaire du glossaire des concepts sociologiques couramment utilisés depuis le milieu des années 1980 en Allemagne permettra à l'observateur de se faire une idée de l'état des représentations académiques sur la société allemande : individualisation des modes de vie (Ulrich Beck) ; effet d'ascenseur et le déclin des inégalités hiérarchiques (Ulrich Beck) ; déstructuration (Stefan Hradil) ; groupes de style de vie (Alf Lüdtke) ; société de classe déstructurée (Peter Berger) ; milieux socio-politiques (Michael Vester) ; nouveau juste milieu (Rainer Geissler) ; société du spectaculaire (Karin Schulze) ; milieux de style de vie (Karin Becker) ; inégalités horizontales (Stefan Hradil) ; inégalités sociales existantes, mais de plus en plus invisibles (Ulrich Beck) ; société "multi-optionnelle" (Peter

Gross), différenciation horizontale des conditions et des styles de vie (Institut Sinus de Heidelberg), les clientèles de l'État providence comme catégories-clé de la structure sociale (Oliver Lepsius); caractère épisodique des situations socio-économiques hétérogènes dans les trajectoires biographiques (Stefan Leibfried/Lutz Leisering), société nivelée de classes moyennes (Helmut Schelsky), etc. etc.

On constatera donc très vite, que l'"orchestre sociologique" allemand *main stream* produit une belle cacophonie en ce qui concerne le discours sur la structure sociale et le vocabulaire utilisé. Il est vrai que l'on peut trouver dans le cas français quelques équivalents, mais le débat fut plus vif et les gardes fous crédibles. Si, dans le cas allemand, on cherche, au-delà de cette hétérogénéité exotique et opaque qui saute aux yeux, une sorte de dénominateur sémantique commun à ces concepts qui circulent dans le monde des sciences sociales en Allemagne depuis un quart de siècle, celui-ci semble se présenter sous la forme suivante :

Il existe un large consensus dans la communauté scientifique allemande autour de l'idée, que les concepts de "classes" voire même de "couches" sociales sont depuis un long moment dépassés par les réalités historiques. Même si les disparités des conditions de vie matérielles et les inégalités des modes de vie symboliques existent toujours (tout le monde est à peu près d'accord là dessus, même si cet enjeu ne soulève plus guère l'intérêt des chercheurs), celles-ci sont de moins en moins "visibles" et ne font plus partie des représentations collectives prioritaires du monde social. Cette disparition de la visibilité des classes sociales semble tout particulièrement concerner les classes populaires dites *Unterschichten*. Ceci est dû en grande partie à une augmentation considérable du niveau de vie de la grande majorité des Allemands. Étant donné que tout un chacun, aussi modeste que soit sa condition, participe au moins de façon modeste au bien-être de la société de consommation et y trouve une large panoplie de symboles communs pour la stylisation de son mode de vie, ceux-ci deviennent de plus en plus enjeux d'une individualisation à base de choix subjectifs (le fameux "goût" individuel) et l'ordre symbolique se trouve de plus en plus déstructurée grâce au déclin – supposé – de la force structurante de l'origine et l'appartenance sociale. Selon certains chercheurs allemands comme Ulrich Beck, les inégalités sociales seraient

plus visibles et feraient donc l'objet d'une plus grande attention dans d'autres pays tels que la Grande-Bretagne ou la France.

Mais le thème des classes sociales n'est pas seul à faire l'objet d'une singulière dénégation, côté allemand. La question de l'exclusion sociale et de la pauvreté, étroitement liée à celles des structures sociales et des inégalités sociales, est pareillement négligée. Les enquêtes internationales sur les perceptions en matière de "pauvreté" montrent que les Allemands ont une tendance très poussée à expliquer la pauvreté par des facteurs individuels tels que la motivation défailante des personnes touchées, et pensent généralement que le phénomène de la pauvreté est en voie de disparition : le sens commun allemand semble rejoindre celui des hommes politiques les plus conservateurs. L'attitude générale comme celle du gouvernement vis-à-vis de la question de la pauvreté est semblable, en atteste le gouvernement Helmut Kohl, lorsqu'il avait exprimé le refus de participer au programme européen dit "Pauvreté III" au motif que ce phénomène ne concernerait pas la société allemande, sinon à titre résiduel.

Les discours autour de l'inégalité sociale et du phénomène de la pauvreté prennent dans le contexte allemand une allure semblable : on les (re)présente souvent comme des concepts inadéquats pour la description de la réalité sociale contemporaine. Quant aux discours sur les classes populaires, ils sont *a fortiori* disqualifiés comme faisant partie d'une rhétorique d'un autre âge.

La situation allemande esquissée ci-dessus est certes particulièrement marquée, mais le refus de poursuivre les débats autour des classes sociales et les recherches en matière de classes populaires dépasse de loin ce contexte. Comment poursuivre alors malgré cette "résistance" de la part du *main stream* de la communauté scientifique massive une tradition de recherche sociologique autour d'une réalité sociale toujours présente, mais mal "représentée" ? Comment lui donner un cadre conceptuel à la fois suffisamment ouvert pour cerner les transformations sociales notables intervenues depuis le dernier quart de siècle et néanmoins apte à capter ses continuités et inerties historiques ?

LES CLASSES POPULAIRES AUJOURD'HUI : ESQUISSE D'UNE DÉFINITION PROVISOIRE

Afin de s'approcher de cet objet de recherche largement délaissé sans en donner une définition trop limitative et contraignante, on se basera sur une définition de travail proposée par Olivier Schwartz¹. Par classes populaires, nous entendons un ensemble de groupes sociaux caractérisés par une position matériellement et culturellement dominée dans l'espace social et partageant des chances de vie (Max Weber : *Lebenschancen*) et des conditions de vie marquées par un espace des possibles relativement restreint². Une telle conception théorique de notre objet est donc purement relationnelle et s'oppose à une conception "substantialiste" ou "essentialiste" de classe ou de culture populaire en soi et pour soi.

Or, il ressort qu'une telle conception relationnelle trouve une source d'inspiration pionnière et particulièrement éclairante dans l'œuvre de Richard Hoggart datant de 1957, *La Culture du pauvre*³. Richard Hoggart y montre bien comment toute une constellation d'attitudes et de comportement en vigueur en milieu populaire (celui des classes populaires urbaines de l'Angleterre du Nord-Est industriel auquel la famille de l'auteur appartient) ne prend de signification que rattachée aux aspects les plus contraignants de la condition ouvrière. Ce n'est qu'en prenant conscience des limitations qui pèsent sur l'existence qu'il est dès lors possible de reconstituer la logique d'attitudes qui ne semblent illogiques "que lorsqu'on est assez illogique pour voir les juger à partir de valeurs qui sont le produit d'autres conditions d'existence"⁴. Les analyses de Richard Hoggart, "ne sont [peut-être] jamais [aussi] originales, nous dit Jean-Claude Passeron, que

1. SCHWARTZ O., *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

2. Le champ sémantique du concept de classes populaires tel que nous allons l'utiliser correspondrait à peu près à celui de l'*Unterschichten* allemand ou des *lower classes* anglais. Il s'agit donc d'une conception théorique autre que celle avancée par une vision marxiste, mettant au centre une place spécifique occupée dans le mode de production pour l'identification d'une classe sociale. Il s'agira plutôt de trouver chez Max Weber une conception des classes sociales intégrant à la fois les déterminations socioéconomiques (conditions matérielles d'existence) et ce qu'il appelle le "destin de vie" extérieure et intérieure caractéristiques d'une condition sociale particulière.

3. HOGGART R., *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

4. PASSERON J.-C., "Présentation" in HOGGART R., *op. cit.*, p. 17.

lorsqu'elles remettent en question l'image que les autres classes se font des classes populaires et de leurs valeurs et questionnent la signification de classe de ces jugements sur les classes populaires qui ont, dans les couches éclairées, tout l'opacité des 'évidences naturelles'"⁵. Pour ne prendre qu'un seul exemple, si l'achat d'un poste de télévision est par exemple plus logique que celui d'une machine à coudre, c'est que la préférence va toujours, quelle que soit l'exiguïté du budget, "aux biens dont l'utilisation collective peut servir de support au rassemblement ou à la communication hédonique de la communauté familiale, le repli sur la privauté ou même la promiscuité du foyer constituant le seul recours contre une condition qui serait autrement invivable"⁶. Cette conception éminemment relationnelle se retrouve encore, bien entendu, dans la bipartition fondamentale de l'univers social entre "eux" et "nous" en vigueur dans ces milieux, vision du monde qui structure une sorte de dédoublement du système de référence des jugements et des actions. Cet "entre-soi" renvoie à un sentiment fortement éprouvé d'une appartenance quasi irréversible, pour le meilleur et pour le pire, à une communauté soumise aux mêmes limitations, sentiment qui s'exprime à travers une valorisation sentimentale du cercle familial et une relation propre au groupe restreint, l'utilisation des circuits personnels de solidarité et d'entraide, ou encore dans le caractère local et communautaire des divertissements ou de la vie quotidienne. En d'autres termes, cette conception relationnelle placée au centre de la sociologie des classes populaires que l'auteur appelle de ses vœux implicitement s'exprime dans la manière qu'il a de suggérer que la culture populaire ne peut s'appréhender au fond que dans la distance sociale qui l'oppose aux normes en vigueur dans des catégories et groupes sociaux situés en dessus et qui disposent des moyens pour faire reconnaître leurs façons de faire et les marquer du sceau de la légitimité.

5. PASSERON J.-C., "Présentation" in HOGGART R., *op. cit.*, p. 17.

6. *Ibid.*, p. 18. "Richard Hoggart échappe à la tentation "culturaliste" de croire saisir directement "les valeurs dernières" d'un groupe humain par une sorte de grâce de l'intuition, sans doute parce qu'il s'astreint à mettre systématiquement en relation les conditions objectives de l'existence du groupe avec ses conduites régulières ou réglées, conçues comme autant d'objectivations de quelques principes fondamentaux commandant la réponse à ces conditions d'existence : ainsi, l'analyse des valeurs se trouve fondée, de manière démonstrative, dans la description à la fois concrète et méthodique de régularités et de normes à première vue aussi différentes que celles qui président à l'alimentation, aux funérailles, au vêtement, au mobilier, à la décoration, à la contraception, à la superstition, à la plaisanterie et à la médecine". *Ibid.*, p. 11.

La culture populaire ne saurait se concevoir dans une telle perspective comme un ordre symbolique clos, refermé sur lui-même. S'il faut tenter de comprendre la logique d'attitude qui gouverne les manifestations de cet ordre symbolique (en tenant compte des conditions d'existence bien particulières à partir desquelles cette forme de vie s'élabore et se façonne), il ne faut pas oublier pour autant, au risque de tomber dans le populisme, que cette culture demeure toujours une culture dominée dans le jeu social⁷. La distance à l'égard de la légitimité qui définit cette culture fait que celle-ci est l'objet de classements sociaux multiples. Sur ce point, l'auteur suggère bien tout au long de son ouvrage les multiples commentaires dépréciatifs dont les pratiques populaires font bien souvent l'objet dans la société (par des groupes sociaux situés en dessus), comme par exemple lorsqu'il se penche sur la rudesse des attitudes du chef de ménage envers la maisonnée, tout en précisant : "Il y a dans sa manière de se comporter envers la maisonnée une rudesse qu'une épouse bourgeoise trouverait vite intolérable"⁸. Or, cette situation fait partie intégrante du contexte à partir et dans lequel cette culture est amenée socialement à se construire. Une telle situation part de l'idée constructiviste que les classes populaires représentent le produit d'un long et lent processus historique, à travers lequel elles subissent des métamorphoses profondes. Comme le dit bien ce concept emprunté aux sciences naturelles, un tel processus de changement social peut s'avérer à la fois d'une forte variabilité phénotypique tout en restant marqué d'une inertie considérable sur le plan de son génotype et de sa structuration. Selon la perspective théorique adoptée ici (et qui sera tout particulièrement mobilisée dans la deuxième partie de cet ouvrage), cette force d'inertie du phénomène de classes populaires provient de la dynamique même qui est sous-jacente à leur émergence et leur développement, à savoir la relation de domination et la vision "négative" qui caractérise leur place dans l'espace social. En tant que catégorie sociale dominée, elles se trouvent mises à distance et à l'écart des statuts et des pratiques "légitimes" par la voie de distinctions sociales multiples mises en pratique par les classes dominantes et se trouvent représentées et stigmatisées selon une logique dichotomique, elle-même instrument de domination et de violence symbolique efficace, comme "ordinaires", "communes", "basses",

7. GRIGNON C. & PASSERON J.-C., *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

8. HOGGART R., *op. cit.*, p.92.

"vulgaires", "archaïques", "sauvages", "non civilisées" ou "primitives"⁹. Autrement dit, la notion de "classes populaires" renvoie dans une telle perspective théorique d'abord à l'idée d'un "monopole de définition légitime" (Max Weber) des modes de vie et des pratiques culturelles de la part des classes dominantes et à l'idée que les catégories sociales dominées représentent par-là une sorte d'écran de projection sur lequel se reflète l'image stigmatisante de tout un ensemble de pratiques connotées négativement à cause de leur incompatibilité avec celles représentées comme seules légitimes.

En dehors de la contribution majeure de Richard Hoggart à la connaissance de la condition et de la culture des classes populaires (vu que tout un ensemble de travaux consacrés dans les années 1960 à la condition des classes populaires, à leur système de valeurs et à l'organisation concrète de leur existence quotidienne n'est devenu "classique", dans la plupart des cas, qu'après la parution de l'œuvre de Richard Hoggart), c'est également sa démarche qui a inspiré une recherche menée par un petit groupe de sociologues à l'Université de Genève de 2006 à 2009 autour de la condition des classes populaires contemporaines. Plusieurs douzaines d'entretiens qualitatifs ont été menés, presque exclusivement avec des mères de famille d'un quartier populaire de la ville de Genève, accompagnés par des recherches de terrain ethnographiques dans de différentes institutions telles que des crèches et des écoles sous formes d'observations participantes.

À LA RENCONTRE DE "CES GENS-LÀ"

Répondre à la question "les classes populaires aujourd'hui ?" voulait se faire, dans la même veine que Richard Hoggart, dans un premier temps via la récolte du récit de personnes en chair et en os, et ce avec une attention clinique aux nuances de la vie quotidienne. Dans ce cadre, il s'agissait d'une part de mettre en lumière les pratiques et les attitudes qu'elles ont dans la vie de tous les jours mais également la manière dont elles parviennent ou non à s'en accommoder et envisager l'avenir. Ensuite, sur la base d'une description fine de leur expérience quotidienne, il s'agissait également, via l'adjonction intégrée de commentaires

9. Une telle approche théorique peut s'inspirer de plusieurs sources importantes, de Norbert Elias à Michel Foucault, de Pierre Bourdieu à Robert Castel, qui ont comme référence commune l'œuvre de Max Weber.

sociologiques, de tenter de comprendre pourquoi ces personnes font ce qu'elles font et pensent ce qu'elles pensent. Si certaines des données empiriques récoltées dans ces entretiens (dont certains ont nécessité plusieurs rencontres) pouvaient nous apparaître parfois d'importance secondaire ou s'avérer trop anecdotiques, ce n'est que suite à plusieurs lectures et relectures croisant le regard de plusieurs chercheurs et chercheuses engagées dans cette entreprise que nous nous sommes rendus compte que ces données représentaient le plus souvent des matériaux cruciaux pour la connaissance de cette réalité. Or, c'est aussi, de ce point de vue, que la démarche de recherche menée par Richard Hoggart s'est avérée fructueuse : le soin qu'il accorde parfois à des détails apparemment sans importance (mais qui une fois intégrés et mis en relation avec d'autres informations s'avéraient au final très fructueux) nous permettait de nous rassurer face à nos doutes et rappeler toute l'importance qu'il convient de consacrer au travail empirique¹⁰. Dans cette même source d'inspiration, l'exposition très minutieuse que cet auteur fait des façons de parler, de penser et d'agir de personnes de condition modeste en mettant en lumière les catégories de pensée indigènes, représentait pour nous une bonne démarche de recherche soucieuse d'approcher et de restituer sous une forme à la fois vivante et incarnée ce que pouvait contenir la terminologie abstraite et savante de "classe populaire". Cette façon de faire représentait du même coup une manière de résister à l'effet réifiant et déréalisant que comporte (qu'on le veuille ou non) la rhétorique sociologique et d'introduire des schèmes caractéristiques de la pensée populaire dans un discours descriptif pour se rapprocher quelque peu de la logique propre à l'objet décrit, même si les cadres sociologiques introduits s'en éloignent bien sûr au plan de l'interprétation et de l'explication des choses dites et des pratiques rapportées.

Pour tenir compte le mieux possible des récits captés sur le monde quotidien des familles rencontrées et de leurs pratiques les plus ordinaires, nous avons fait le choix de les présenter sous forme de portraits sociologiquement encadrés par des commentaires, des analyses de discours et des tentatives d'objectivation sociologique. Puis, dans un deuxième temps, nous avons essayé d'identifier des dimensions transversales à ces portraits et des traits partagés par les personnes interrogées. Ayant

10. Voir sur ce point, SCHWARTZ O., "L'empirisme irréductible", postface à l'ouvrage de ANDERSON N., *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Éditions Nathan, 1993.

choisi comme référence l'étude de Richard Hoggart, cette analyse transversale avait explicitement comme but de mettre à jour les convergences et les divergences des conditions et modes de vie, des pratiques quotidiennes et des représentations sociales caractéristiques des classes populaires à deux moments historiques distincts. Cette analyse comparée a, paradoxalement ou pas, mis à jour à la fois des divergences notables des conditions et des styles de vie des familles de milieu populaire séparées par plusieurs décennies marquées par des transformations socio-économiques profondes, mais aussi et en même temps des inerties étonnantes en ce qui concerne par exemple le rôle-clé d'une culture "familialiste", une vision du monde basée sur une pensée dichotomique en termes de "eux" et "nous" ou encore certaines formes de rapports de genre.

Pour donner un dénominateur commun et une sorte de leitmotiv à cette co-existence de divergences et convergences, nous avons eu recours au concept de "métamorphoses" (tout change et tout reste).

LES MÉTAMORPHOSES DE LA CONDITION POPULAIRE

Sur le plan de leur composition macrostructurale, dans la mesure où l'on se trouve aujourd'hui en présence d'un ensemble de positions de classes très hétérogènes qui remplace une situation de classe nettement plus homogène, qui était marquée par des conditions d'existence matérielles et des modes de vie culturelle beaucoup plus cohérents, des identités collectives et des liens sociaux plus intenses et des traditions culturelles et politiques plus solides. Les classes populaires d'aujourd'hui semblent caractérisées par la coexistence de plusieurs strates ou fractions de classes que l'on peut différencier de façon provisoire et succincte comme :

- une fraction des classes populaires en ascension (Olivier Schwartz) ;

- une fraction des classes populaires marquée par une précarité stable (faibles revenus, *working poor*), qui correspondrait le plus à l'idée d'une culture de la nécessité développée par Pierre Bourdieu et qui serait donc marquée par la plus forte inertie des modes de vie traditionnels des classes populaires prolétariées ;

– une population touchée par une forte précarisation et une vulnérabilité "après les protections" (Robert Castel) accentuée.

À ce niveau macrosociologique et sur le plan des structures sociales "objectives" on peut donc parler d'une classe sociale "clivée", déchirée par des contradictions et de nouvelles inégalités qui la traversent et qui détruisent en même temps son homogénéité et son identité collective relatives. Rappelons en passant, que le phénomène de migration contribue de façon notable à cette hétérogénéité grandissante, étant donné qu'elle rajoute à cette catégorie sociale une population en bonne partie peu qualifiée, mais aussi des personnes disposant dans leurs pays d'origine d'un capital culturel et d'un statut socioprofessionnel relativement élevé qu'elles laissent derrière elles en faisant le choix de perspectives de gains économiques sous forme de revenus supérieures.

En même temps et de façon complémentaire, on peut identifier ces clivages et antinomies sur le plan des structures subjectives des membres de ces classes sociales et parler d'un "habitus clivé". Par-là, le regard sociologique se tourne vers l'ensemble des dispositions éthiques, culturelles, économiques et sociales des individus concrets faisant partie de cette condition sociale. L'habitus clivé des classes populaires d'aujourd'hui reflèterait selon une telle hypothèse une coexistence d'éléments "traditionnels" et "modernes" en partie contradictoires ou incompatibles, sorte de *double bind* social et de déracinement, mais aussi une sorte d'"identité honteuse", qui fait suite à la perte de la "fierté sociale" des classes populaires prolétarisées. L'analyse transversale des cinquante entretiens qualitatifs a non seulement servi à l'identification de thèmes exemplaires de la vie quotidienne des classes populaires, mais a pu en même temps mettre en lumière un certain nombre d'ambivalences normatives reflétant de différentes façons le caractère clivé de leur habitus. Nous allons en offrir ci-dessous un petit échantillon sous formes de citations tirées des entretiens avec les interlocutrices identifiées par leurs prénoms.

– Au niveau du rapport à l'éducation par exemple, on a pu voir à de multiples reprises que les membres des classes populaires interrogés s'empressaient d'une part de condamner moralement l'usage des châtiments corporels comme moyen de punition ("*Je ne crois pas que les claques, ça puisse résoudre quoi que ce soit dans l'éducation*" [Isaline]), tout en laissant entendre – parfois sur

un mode honteux – qu'ils y recourent car ils savent d'expérience que "ça marche" ("*Mais c'est plus fort que moi. Y a ma main qui va tout de suite, elle est plus rapide*" [(Nadjet) ; "*des fessées hop ! ça allume l'écoute*" [Guillaume] ; "*Parfois je suis pas bien dedans, je la tape, c'est vrai*" [Sheyla]). Force est de constater qu'on est bien en présence ici de formes d'habitus déchirés, divisés contre eux-mêmes, en négociation permanente avec eux-mêmes, donc vouées à une forme de dédoublement, à une double perception de soi, comme le laisse entendre Nadjet : "*Je me dis, attends, c'est pas un comportement, ça c'est pas une éducation, il faut discuter*" [...] "*pourquoi je m'énerv*" [...]. Mais c'est plus fort que moi." Or, ce dédoublement des pratiques, et de la perception qu'on en a, s'il n'enlève en rien la cohérence propre de l'ethos éducatif autoritaire implicitement toujours en vigueur (et qui est caractérisé, comme on a pu le mettre en lumière, par des sanctions liées à des enjeux immédiats, une autorité qui n'a pas à être négociée ou partagée, un encadrement des conduites qui repose sur le principe de la contrainte extérieure, un faible degré de généralisation et d'explicitation de la régulation des comportements), participe néanmoins d'une relative crise de reproduction des classes populaires, tant le monde des habitudes à protéger et auxquelles on tient se voit de plus en plus concurrencé par d'autres principes normatifs pensés et définis par d'autres. Les attitudes rencontrées dans nos entretiens rappellent une situation de porte à faux permanente : on parle, sous forme d'aveux quelque peu honteux, de normes que l'on dit croire légitimes et en même temps de sa propre incapacité d'être à leur hauteur. Tout se passe comme si deux ethos éducatifs coexistaient en eux : l'un se réfère à un sens théorique (ce que l'on dit sur ce qu'il faudrait faire en éducation), l'autre se trouve du côté du sens pratique et d'un principe d'action plus "archaïque" : celui du *do ut des*, de la culpabilité sanctionnée dans l'immédiat.

Pour parler avec Lawrence Kohlberg et sa théorie de l'évolution morale, on pourrait avancer que les membres des classes populaires rencontrées connaissent les exigences du niveau moral post conventionnel réclamé par une société des individus hautement individualisés comme la nôtre, mais qu'ils ne croient pas vraiment dans leur praticabilité au quotidien, au moins en ce qui les concernent eux-mêmes. "Ceci n'est pas pour nous" : cette règle d'or de la modestie sociale populaire ne s'applique pas seulement aux questions de style de vie mais à tous les domaines de la vie quotidienne tels que les règles de jeu en éducation.

— Au niveau du rapport à la famille, là aussi, certaines ambivalences se reflètent. Les personnes interrogées semblent avoir intégré, dans une certaine mesure et jusqu'à un certain point, certaines des évolutions induites par le mouvement de transformation de la famille caractérisé, comme on l'a vu, par la montée d'un individualisme moral. Celui-ci se manifeste lorsque les obligations envers les proches ne sont par exemple plus légitimées par un sens du devoir s'imposant par avance, ébranlement de la morale familiale traditionnelle renforcé bien souvent par le poids de certaines déconvenues, comme le laisse entendre Isaline, parlant des rapports difficiles avec sa mère : *"Il y des trucs que j'arrive pas à lui pardonner moi, [...]. Moi j'veux dire c'est clair, elle s'est occupée de moi ? Non ! Alors voilà, je sens pas le devoir, je sens pas... je n'ai aucune culpabilité"*, ou encore Nadjat dans l'appréciation qu'elle fait en fin de l'entretien sur ses souvenirs d'enfance : *"Tu vois, j'ai été un peu le mouton noir de la famille. J'ai pas eu vraiment d'enfance, j'ai pas connu, sortir avec des copines le soir, je devais m'occuper de ma maman..."*, ou enfin Anita dans l'aide qu'elle apporte à son frère malgré son âge : *"Jusqu'à maintenant je m'occupe de mon frère. Et mon frère il est marié, il a ses enfants, vous voyez ?"* La famille comporte son lot de contraintes qui sont parfois ouvertement critiquées, et elle exerce une emprise vécue comme un peu étouffante. Ces réserves très concrètement éprouvées témoignent sans doute du fait que les personnes connaissent et ont intégré jusqu'à un certain point (et avec des modalités singulières) les valeurs de l'épanouissement de soi à une époque où pouvoir "sortir avec les copines le soir", penser un peu "à soi" représente ou aurait pu représenter, à un certain moment de son parcours de vie, un bol d'air salvateur. L'élargissement de l'espace social de référence (renforcé par les expériences sociales virtuelles faites à la télévision, à la radio ¹¹, au cinéma, dans des magazines, etc.) va porter donc au sein des familles populaires la comparaison avec d'autres modes de vie qui les incitent à douter parfois et à critiquer certaines de leurs habitudes (voire "à découvrir" ou à mettre des mots sur des expériences difficiles vécues de manière confuse dans le passé). En même temps, en dépit des critiques énoncées, les personnes demeurent attachées d'un autre côté par toutes sortes

11. Qui peut produire certaines déconvenues, comme le laisse entendre Fanny : *"Ce matin, j'ai entendu une émission sur One-FM sur le fait que d'avoir des enfants était un facteur de pauvreté, tu te rends compte "faire des enfants te rend pauvre" !"*

d'habitudes quotidiennes à la chose familiale : le réseau familial représente le réseau social par excellence, mobilisé et investi dans diverses occasions, vacances, loisirs, repas, coups de main, etc., réseau qui constitue le capital social des humbles au principe d'un certain souci de rester "entre soi". Ce souci est le plus souvent spontanément redoublé sur le plan symbolique par l'usage de formules collectives pour qualifier le caractère "communautaire" des pratiques partagées, comme le laisse entendre Angela : *"Normalement ils [parlant de ces enfants] sont toujours à la maison, parce qu'ils ont l'ordinateur, la télé. Donc ils sont assez tranquilles, ils restent à la maison. [...] Ils aiment bien rester chez nous [sourire], c'est ça. On est tout l'monde là, alors on s'amuse et on sorte de temps en temps pour aller au centre-ville avec les enfants. Ils sont tranquilles. On rit beaucoup, on parle beaucoup parce que c'est quatre. Nous passons beaucoup de temps ensemble, à la table au midi, même le soir, on mange tout l'monde."*

C'est donc beaucoup moins par le recours à des procédés d'inculcation explicite (à l'image des commentaires critiques que fait Anita sur l'aide que son fils aîné apporte au cadet, *"c'est pas moi qui l'oblige parce que moi j'aime pas ça"*) que par les impondérables de la vie de tous les jours que la forme "traditionaliste" de la morale familiale s'entretient en milieu populaire, impondérable qui représente le véritable terrain d'entraînement et d'apprentissage de cette morale pratique. On précisera, enfin, que cet attachement envers la famille ne peut véritablement se comprendre qu'en tenant compte du fait que le monde extérieur ne s'apparente pas toujours à un bol d'air salvateur mais comporte aussi et souvent — derrière les verdicts et les sanctions institutionnels de toutes sortes auxquels les personnes s'exposent, du fait qu'elles ne maîtrisent pas toujours les codes sociaux et culturels tacitement exigés — son lot de menaces, d'invalidations et de disqualifications qui incitent les personnes à faire de la famille un espace de refuge (d'où le caractère défensif ou rétracté que revêt apparemment souvent le privatisme familial en milieu populaire).

— Enfin, le rapport des classes populaires à l'école semble représenter également un thème privilégié pour appréhender les contradictions qui traversent les habitus des familles et qui sont potentiellement destructrices d'identité collective. En démocratisant l'accès aux études, l'école a tout d'abord suscité au

sein des classes populaires des espoirs de pouvoir s'en sortir, ou mieux, d'ascension sociale. Le souhait des enfants des milieux populaires de ne pas reproduire le métier des parents et de poursuivre leurs études coûte que coûte, associé à l'espoir des parents de voir leurs enfants échapper à une identité dominée en s'investissant dans les études contribuent à la "crise" de reproduction des classes populaires. De nombreux parents, honteux de leur condition d'ouvriers, ont affirmé le souhait que leurs enfants évitent à tout prix de reproduire leur condition sociale, à l'instar de Francesca et Alfonso qui espèrent que leurs fils poursuivront leurs études : *"Mais je dis, si vous étudiez tout ça, vous pouvez avoir une vie, je sais pas... un travail plus propre que le mien, par exemple, parce que le polissage par exemple c'est un travail sale."* Lorsque les parents incitent leurs enfants à les dépasser socialement, ne contribuent-ils pas à avoir honte de leur condition, à disqualifier leur métier et leur identité sociale ? Les parents qui avouent que leurs enfants reproduisent leurs propres difficultés scolaires, parfois avec honte (*"J'ai l'impression que Guillaume est mon miroir : il est lent, je suis lente. Il est tête en l'air, je suis tête en l'air"*), ne contribuent-ils pas à renforcer une image dévalorisante d'eux-mêmes ? La démocratisation des études renforce aujourd'hui le sentiment de honte d'être ou de rester ouvrier¹² et succède à une période de fierté d'être ouvrier (Richard Hoggart). Au niveau des dispositions, les familles populaires semblent aujourd'hui tiraillées entre des dispositions scolaires promotionnelles (la quête du salut par l'école pour leur enfant) et des dispositions fatalistes, et la résignation (*"ce n'est pas pour nous"*). Ce tirailllement se produit potentiellement à chaque fois que les élèves ramènent un mauvais carnet scolaire qui remet en question l'espoir d'ascension sociale. La situation de Nadjet semble particulièrement bien résumer ces ambivalences productrices d'habitus clivés. D'une part, elle aimerait que son fils puisse faire de longues études et vivre une vie stable : *"J'aimerais qu'il continue plutôt les études. Quoi qu'il arrive, qu'il ait un bon certificat, qui colle, un diplôme quoi qu'il arrive."* D'autre part, lorsque son fils ramène de mauvais résultats, elle est tentée d'en rabattre et de revoir à la baisse ses ambitions : *"S'il continue [à baisser ses notes], je le mets dans un garage, comme ça il apprend mécanicien. Il va apprendre un bon métier !"* C'est probablement cette même tension qui pousse Marie-Lou à

12. BEAUD S. & PIALOUX M., *Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, Éditions Fayard, 1999.

déclarer en même temps ne pas vouloir faire de pronostic par rapport à l'avenir scolaire de son fils en échec (*"moi j'imagine rien, je vis au jour le jour"*) tout en mentionnant par ailleurs son souhait qu'il parvienne à obtenir un certificat malgré tout : *"Il fera comme il peut euh... s'il est pas le premier ben tant pis, hein, le principal c'est qu'il ait quelque chose dans les mains pis un métier plus tard après tout ce sera sa vie hein !"* On retrouve une ambivalence similaire chez les parents qui oscillent entre des formes de soutien scolaire parfois honteux toujours source de disqualifications lorsque les élèves reprochent à leurs parents de ne rien comprendre à leurs devoirs et un soutien plus distant et épisodique (parfois accompagné de délégation à plus compétent que soi). Nadjet par exemple reconnaît qu'elle ne parvient pas toujours à se mobiliser pour l'école mais tente de le faire malgré tout : *"Il y a des devoirs que j'arrive pas à faire... on fait ce qu'on a pensé. On fait la réponse qu'on a pensée. Après il corrige à la classe."* Ou encore Ana-Claudia qui soutient son fils malgré un fort sentiment d'indignité culturelle : *"Des fois je lis avec lui, mais je ne lis pas juste."* Contrairement à la période de Richard Hoggart où les parents se tenaient (et étaient tenus à) distance du monde scolaire, la démocratisation des études produit un rapprochement des familles de l'école et concourt au renforcement de la production d'habitus déchirés, clivés, tiraillés entre le désir d'aider à tout prix ses enfants pour qu'ils réussissent scolairement et la peur de se disqualifier à leurs yeux ou aux yeux des enseignants en effectuant des erreurs dans l'encadrement des devoirs. Ainsi, Nadjet, prenant conscience que ses méthodes scolaires sont éloignées de celles qui lui sont enseignées par les institutrices, finit par déléguer le suivi scolaire à plus compétente qu'elle : *"C'est l'enseignante qui m'a dit, il faut avoir quelqu'un à la maison... Parce que j'ai une autre façon de calculer... elle [l'enseignante] voulait qu'il suive les méthodes de la classe [...] elle m'a dit, il faut avoir une répétitrice, une jeune fille qui vient... donc elle sait mieux que moi."* On peut penser que cette ambivalence entre mobilisation et délégation est encore renforcée par l'institution scolaire qui reproche aux familles de s'investir dans les tâches scolaires de leurs enfants avec des méthodes de travail obsolètes tout en les disqualifiant de démissionnaires lorsqu'elles mettent à distance le suivi des devoirs. Ce sont ces mêmes tensions que suscite l'institution scolaire, avec toutes les désillusions qu'elle génère, qui sont à la base de postures à la fois de confiance et de méfiance envers les enseignants, parfois de défiance, lorsque les résultats scolaires baissent. Ainsi, si la

plupart des parents font confiance aux enseignants et reconnaissent l'importance de les rencontrer (*"nous on fait confiance", "c'est très positif, comme ça on est au courant. C'est positif"*), beaucoup semblent vivre les rencontres comme une contrainte (*"quand elles veulent nous voir" ; "quand elles nous appellent"*), comme si le moment de la rencontre était un moment potentiellement source de conflits, car les institutrices produisent des jugements scolaires stigmatisants : *"Elles grandissent les problèmes... c'est pas un problème mais il devient vraiment, vraiment un problème pour elles... et pour moi aussi... ouh là, là, ils sont très mielleux... gnagnagna"* (Nadjet) ; *"Elle a eu quand même deux connasses de maîtresses, elles voyaient des problèmes partout, on aurait dit que Nina c'était un cas psychiatrique"* (Isaline). Certaines familles semblent alors résoudre cette tension entre besoin de savoir comment va l'enfant à l'école et peur de se soumettre au regard dominant des enseignants à l'école, qui rappelle parfois de mauvais souvenirs et ravive d'anciennes blessures, en rencontrant les enseignants au hasard de la rue (marché franc) : *"J'ai rencontré la maîtresse par hasard, par hasard dans la rue, on a commencé à discuter, j'ai dit, je voudrais quand même savoir, Amir, comment il va dans l'école... Elle aime pas parler dans la rue, elle aime pas. Je sens qu'elle aime pas mais elle me dit en général comment ça se passe"* (Nadjet). Partagées entre le besoin de se rassurer sur la scolarité de leurs enfants et la peur d'être délégitimées, stigmatisées lors des rencontres, bien des familles semblent (surtout lorsque les difficultés scolaires s'accumulent) aller à la rencontre des institutrices à l'école en ultime recours, lorsqu'il le faut, comme le dit Richard Hoggart.

CONCLUSION : RENDRE LA VISIBILITÉ SOCIALE À CEUX QUI SE TROUVENT DANS L'OMBRE

Notre étude sociologique sur les classes populaires aujourd'hui ne peut, le lecteur l'aura remarqué, aucunement prétendre à une quelconque "représentativité". Sur le plan de l'approche méthodologique, le choix d'une démarche qualitative à base d'une cinquantaine d'entretiens compréhensifs interdit d'avance une telle conception de la recherche empirique. En même temps, ce nombre limité d'entretiens concerne, nous l'avons souligné, une catégorie sociale particulièrement différencié et "floue", dont le dénominateur commun se trouve moins dans des qualités phénoménologiquement partagées que dans des relations

"négatives" ou "dominées" communes avec la culture légitime. L'hétérogénéité phénoménologique poussée de cette catégorie pourrait expliquer en partie le peu d'intérêt que la sociologie contemporaine consacre aux classes populaires. Même si elles ne représentent certes pas une quantité négligeable, le manque de cohérence et de cohésion de cette catégorie "négativement" marquée en fait peut-être une sorte de "qualité négligeable" et un objet peu légitime. Peu attrayant pour la recherche en sciences sociales spontanément tournée vers les objets les plus légitimes et/ou les plus publiquement visibles. Mais dans ce cas, on ne peut s'empêcher de constater, que les sciences sociales contribuent bien elles-mêmes activement sous forme d'actes de dénégation, d'oubli ou de refoulement à la disparition de cette réalité sociale en manque de représentation.